

## MARSEILLE, CITE REFUGE DES ECRIVAINS ET DES ARTISTES EN 1940

La défaite de 1940 avait précipité sur les routes une foule incohérente de plusieurs millions de personnes, des Belges, des Parisiens, puis, par contagion, des Bourguignons, des Lyonnais et même des Méridionaux, effrayés par l'avance foudroyante des troupes allemandes, le mitraillage des populations civiles et les bombardements aériens. Marseille est ainsi devenue un point terminal de la débâcle, alors qu'elle ne figurait pas parmi les centres d'évacuation de la défense passive. Les témoignages ne manquent pas pour montrer la cité débordée, l'administration surprise par la vague inattendue des réfugiés de mai-juin : les hôtels sont bondés, la gare est encombrée, les gens dorment n'importe où, sur les bancs, dans les squares ; la foule de la Canebière est plus dense qu'à l'ordinaire <sup>1</sup>. En fait, on ne dispose d'aucune appréciation quantitative immédiate de ce phénomène qui coïncide avec la déroute administrative : le premier recensement officiel date du 13 août ; il fait état de 11.417 réfugiés pour le département des Bouches-du-Rhône <sup>2</sup>. Ces chiffres sont trop tardifs pour avoir une valeur significative ; ils interviennent alors que le reflux vers la capitale est largement amorcé, encore paraissent-ils en-dessous de la réalité. C'est peu, comparé à l'ensemble des réfugiés de la zone libre, évalué, par le même recensement, à 2.486.500 personnes ; c'est peu au regard de la concentration Creuse-Puy-de-Dôme, après la fermeture de la ligne de démarcation par les autorités allemandes ; c'est encore peu rapporté à la population marseillaise estimée à près de 630.000 habitants d'après le nombre de cartes d'alimentation. Si l'on pouvait se fier à ces statistiques, Marseille représenterait donc la plus grande ville des territoires non occupés après l'armistice <sup>3</sup>. Si elle connaît une grande effervescence dans la

---

1. Cf. Henry FRENAY : *La nuit finira*, Paris, 1973, p. 29 et Roland DORGELES : *La drôle de guerre*, Paris, 1955, p. 303.

2. Recensement effectué par le Secrétariat général aux réfugiés de Vichy cité dans l'étude de Jean VIDALENC : *L'exode de mai-juin 1940*, Paris, 1957, p. 250.

3. D'après un article de la *Revue Marseille* n° 22 - Janv. 1943 sur l'adoption par la ville d'un système statistique électro-comptable : Marseille, réputée pour avoir 900.000 habitants n'a distribué, en 1943, que 621.475 cartes d'alimentation, tandis que Lyon, estimée à 700.000 habitants, ne comptait, à la même date que 452.000 consommateurs.

tourmente, elle ne semble drainer qu'une modeste partie de l'exode populaire et compte proportionnellement moins de réfugiés qu'ailleurs. Elle fut surtout un lieu de passage et de transit, un havre provisoire pour un grand nombre d'écrivains et d'artistes que la croix gammée avait dispersés dans le désastre, ils échappent pour la plupart aux données statistiques : il en est ainsi des plus aisés qui vont à l'hôtel ou louent une chambre meublée et de ceux qui trouvent un gîte par des relations de fortune <sup>4</sup>.

Si le déclic d'un photographe avait figé, dans les colonnes de *Marseille-Matin*, le portrait de Louis Jouvet sur une terrasse de la Canebière, ce n'était pas pour témoigner que la ville pouvait être une escale sur les chemins de l'exil : elle le fut pourtant pour le grand comédien parti pour l'Amérique du Sud avec sa troupe de l'Athénée <sup>5</sup>. Elle le fut aussi pour le poète André Breton, à la recherche de ses propres œuvres dans les librairies marseillaises avant son départ pour l'Amérique ; il prend place finalement sur un vieux rafiote, le « Capitaine Lemerle », où se trouve l'ethnologue Claude Lévi-Strauss qui avait obtenu un visa pour les Etats-Unis <sup>6</sup>. D'autres sont partis du Vieux-Port ou de la Joliette après une étape plus ou moins longue : l'écrivain allemand Ernst-Erich Noth, la femme-philosophe Simone Weil, le compositeur italien Vittorio Rietti, le sculpteur Zadkine, les peintres Max Ernst et André Masson, d'autres sont restés, trouvant à Marseille un abri provisoire, essentiellement les Juifs menacés par l'extermination nazie. Au fond, les départs n'étaient pas nombreux et ne devenaient généralement possibles qu'au terme d'une longue attente. Le trafic des passagers s'était effondré de 135.008 voyageurs — tous pavillons réunis — en mai 1940, à 6.363 en juin, soit une chute de plus de 80 %, puis il est passé sous le contrôle italo-allemand en vertu de l'article 11 de la Convention d'armistice <sup>7</sup>. Si la motivation de l'exil était souvent sous-jacente dans l'esprit des repliés, elle n'était pas toujours primordiale. Marseille leur apparaissait comme le seul grand port de la zone sud épargné par l'occupation allemande ; c'était bien la « porte de l'Orient », qui devait son activité d'avant-guerre au trafic colonial, mais elle pouvait se muer en antichambre du départ par sa situation géographique exceptionnelle à la charnière de la Méditerranée. La vieille cité phocéenne pouvait représenter une aire privilégiée, un espace où l'on pensait apprécier encore le vent de la liberté, sentiment illusoire, mais maintenu vivace par les incertitudes et les contradictions du régime de Vichy.

---

4. Cette étude étant limitée à l'année 1940, nous avons laissé dans l'ombre volontairement des personnalités et des associations qui ont marqué la vie culturelle marseillaise de la période de Vichy.

5. *Marseille-Matin*, du 7 octobre 1940. Louis Jouvet a gagné l'Amérique en 1941 après plusieurs tournées en zone libre. Cf. Louis JOUVET : *Prestiges et perspectives du théâtre français*, Paris, 1945.

6. Cf. Claude LEVI-STRAUSS : *Tristes tropiques*, Paris, 1955, p. 10-13;

7. Jean VIDALENC : *op. cit.* p. 249.

L'éblouissement des frères Joffo, débarqués par les escaliers de la gare Saint-Charles, traduit bien l'impression générale des réfugiés après le long calvaire de l'exode : les tramways semblent s'amuser sous les arbres du boulevard d'Athènes comme dans une foire et la ville, balayée par le Mistral, respire un air de fête <sup>8</sup>. Le professeur Jean Vidalenc, après une retraite d'Hagenbach à Marignane, trouve à Marseille un encombrement plus grand qu'à l'ordinaire, mais nulle trace de désespoir dans la foule qui déambule, si ce n'est à l'hôpital Michel Lévy où les brancards sanguinolents de blessés évacués sont entassés jusque dans les couloirs <sup>9</sup>. Les Marseillais qui passent dans la rue paraissent indifférents aux misères du monde. C'est du moins ce que Henri de Montherlant peut encore noter sur des feuillettes éparés à la terrasse d'un café du cours Belsunce où, travailleur infatigable, il compose *Le Solstice de juin* ; les journaux bordés de noir annoncent la demande d'armistice du maréchal Pétain. La France est à terre, mais ce qui frappe l'auteur, c'est l'insouciance apparente de la population marseillaise : « Je vis une femme qui pleurait, écrit-il pourtant. Le seul humain français que j'aie vue pleurer en cette occasion. Elle sauvait l'honneur... à sa manière ) <sup>10</sup>. En fait, la grande détresse des réfugiés avait engendré un mouvement de solidarité dans la plupart des associations de la cité et c'est dans les groupements culturels, soutenus par une fraction de la bourgeoisie de la ville, qu'ils trouvèrent aide et assistance dans le malheur.

*Les Cahiers du Sud* étaient alors une revue littéraire originale, dont l'impact avait été d'autant plus important qu'elle avait su rester en province, sans être purement provinciale – ses relations avec l'élite intellectuelle de la capitale avaient été nouées bien avant la guerre, ce qui la prédisposait à jouer un rôle privilégié, purement humanitaire et désintéressé, dans la confusion du désastre. Jean Ballard, directeur et cofondateur de la revue depuis 1914, constate, le 24 octobre 1940, que Marseille est restée un lieu de refuge et d'exil pour une multitude d'écrivains et d'artistes : « J'ai, le mercredi soir, écrit-il, jusqu'à quarante visites et plus, et toute la journée se passe à recevoir. Ma maison ne s'est pas désemplic. Nous avons pratiqué l'hospitalité la plus grande vis-à-vis des belges et des parisiens. Le cinéma, le théâtre, errent sur les cafés du port ; les têtes connues se rencontrent à chaque coin de rue. Et Montparnasse boit son café crème sous les espèces des éternels esthètes désargentés, des pauvres ratés de la Bohême que nous

8. Joseph JOFFO : *Un sac de billes*, Paris, 1973, p. 84.

9. Témoignage de Jean Vidalenc, professeur d'Histoire à l'Université de Rouen.

10. Henri de Montherlant : *Le Solstice de juin*, Paris, 1943 ; édit. de la Pléiade, « Essais » p. 954. Montherlant est venu à Marseille avec l'espoir d'obtenir un visa pour l'Espagne, mais il échoue à la Préfecture. Son séjour peut-être daté du 10 juin au 11 août 1940.

# CAHIERS de la BASOCHÉ



Couverture des Cahiers de la Basoche  
(A.M. de Marseille - Fonds des Cahiers du Sud, dossier N° 103).

voyions jadis à Paris »<sup>11</sup>. Les bureaux des *Cahiers du Sud* étaient installés au Vieux-Port, dans l'ancien quartier de l'Arsenal (actuellement cours Jean Ballard); les circonstances les avaient transformés en un vaste dortoir, abritant en permanence une vingtaine de réfugiés que l'on couchait sur des matelas de fortune, disposés à même le sol, au milieu de l'entassement des revues<sup>12</sup>. Une pièce avait été réservée aux *Editions du Sagittaire*, une société parisienne repliée à Marseille depuis le mois d'août, dont le directeur Léon Pierre-Quint, et la secrétaire Gaby Neuman, étaient d'origine israélite. Ils

11. Fonds des *Cahiers du Sud*/71 (Jean Cayrol). Ce fonds, cédé par Mme Eva-Marcelle Ballard aux Archives de la Ville de Marseille en 1979, comprend 830 dossiers d'auteurs qui représentent la correspondance avec la revue des personnalités les plus en vue du monde littéraire. Il constitue une mine inépuisable pour les historiens et les chercheurs.

12. Témoignages de Jean Ballard et de sa femme Eva-Marcelle Ballard, alors secrétaire de rédaction des *Cahiers du Sud*.

reprirent leurs activités au bout de quelques mois, publiant en zone libre des livres de Roger Caillois, Jean Schlumberger, Louis Gillet et Kléber Haedens<sup>13</sup>. C'est dire que les *Cabiers du Sud* furent la providence des repliés grâce au dévouement de ses collaborateurs. En cette période de pénurie alimentaire, Jean Ballard pouvait profiter de sa situation de peseur-juré pour ramener des fruits et légumes du marché. À côté de ces tâches purement matérielles, mais bien nécessaires, il s'attachait avec conviction et passion à transformer sa revue en une plate-forme d'expression pour les plumes repliées, afin de maintenir à Marseille un foyer littéraire en dépit du désastre, du rationnement en papier, fil, colle, carton, encre et plomb d'imprimerie pour la confection des numéros. C'était un tour de force de paraître, malgré les entraves économiques, dans le contexte politique de l'époque, sans obéir aux consignes de Vichy et de l'occupant. Les *Cabiers du Sud* restèrent toujours, pendant cette période douloureuse, une revue en marge et non-conformiste, comme avant-guerre, lorsque sous l'influence d'André Gaillard, elle avait introduit le surréalisme littéraire dans cette ville de bourgeois et de négociants que représentait alors la cité marseillaise.

En feuilletant aujourd'hui les numéros jaunis des *Cabiers du Sud* publiés en 1940 — jaunis, non par le temps, mais par les amalgames des usines à papier qui devaient faire face aux restrictions — on est surpris de retrouver les plus grands noms de la littérature éparpillés par la débâcle. André Breton avait laissé à Ballard son poème *Pleine Marge* parce qu'il l'avait composé en Provence, dans un logement de fortune aux environs de Martigues. Il n'avait rien publié depuis un an et souhaitait se faire entendre avant son départ pour les Etats-Unis<sup>14</sup>. Axel Toursky, replié à Marseille avec l'équipe des journalistes de *Confidences* et de *Mickey*, se lie d'amitié avec Jean Tortel et Léon-Gabriel Gros : ils animent ensemble un cercle littéraire, *Les Poètes du Jeudi*, qui tenaient leurs réunions hebdomadaires dans les sous-sols de la brasserie alsacienne de la rue de Rome. Ce ne sont que des exemples, auxquels il conviendrait d'ajouter tous ceux qui, par la suite, ont adressé leurs articles et leurs poèmes à Ballard, qu'ils aient été dispersés en zone libre, comme Pierre Emmanuel et Loys Masson, qu'ils aient expédié sous le manteau leurs manuscrits des territoires occupés, comme Jean Cayrol, qu'ils aient émigré sur le continent américain comme Saint-John Perse et Roger Caillois. Si les *Cabiers du Sud* furent un réceptacle fantastique et un point de

13. Le siège de la société (fondée en 1935) était 52, rue Rodier à Paris. Elle publie à Marseille, parmi ses titres les plus importants : *Puissance du Roman*, de R. CAILLOIS, *Jalons*, de J. SCHLUMBERGER, *Stèle pour James Joyce*, de L. GILLET et *Paradoxe sur le roman*, de K. HAEDENS.

14. André BRETON : « Pleine Marge » in *Les Cabiers du Sud*, n° 229, novembre 1940. Breton se faisait écrire à la poste restante de Martigues (Archives de la Ville, fonds cité/118).



*Paul Valéry à Marseille en 1940 (cliché Detaillé).*

convergence — où se graveront encore les noms d'André Gide et de Paul Valéry, de Sartre et de Camus — ils remplirent en même temps une mission plus secrète d'entraide et d'assistance. Dans le monolithe des sommaires, on distingue des pseudonymes, comme Emile Novis pour Simone Weil et Jacques Ducange pour Marcel Abraham, tous deux d'origine israélite ; et puis, il y a ceux qui ne paraissent même pas au fronton, parce qu'ils se cachent ou préférèrent ne rien publier dans les circonstances : l'écrivain allemand Ernst-Erich Noth (alias Paul Krantz) qui s'était réfugié au Tholonet lors de la montée du nazisme, alors que ses livres étaient brûlés sur la place publique de Berlin, le belge Gaston Derycke, collaborateur de la revue *Hermès* de Bruxelles qui, rentré dans son pays, allait avoir une attitude moins honorable, ou l'écrivain tchèque René Micha qui s'installera finalement à Dieulefit, dans la Drôme, auprès de ses amis, les poètes Pierre Emmanuel et Pierre Jean Jouve. Une liaison permanente avec Carcassonne où se trouvaient René Nelli et Joë Bousquet, avait mis les *Cahiers du Sud* en relation avec les personnalités repliées de la N.R.F., Jean

Paulhan et Julien Benda. Le correspondant de la revue à Alger, Emile Dermenghem, maintenait le contact avec les écrivains installés en Afrique du Nord : François Bonjean, Henri Bosco ou Alphonse Métérié. C'est ainsi l'amorce d'une vie littéraire, encore en partie méconnue, qui s'élabore en zone libre et gravite autour du point de convergence marseillais.

Paris reste bien la capitale incontestée de la culture comme le souligne l'historien Henri Michel dans son ouvrage récent sur *Paris Allemand*, mais une grande partie des activités intellectuelles lui échappent, au moins jusqu'au rétablissement de la correspondance ordinaire entre les deux zones en février 1943 ; outre les coupes sombres de l'exil, elle ignore toute la floraison poétique et littéraire de la zone libre qui se développe autour des repliés dont les publications reprennent, comme *Esprit* à Lyon ou *La Revue des deux Mondes* à Clermont-Ferrand, tandis qu'on voit naître de nouvelles revues poétiques, comme *Poésie 40* de Pierre Seghers à Villeneuve-lès-Avignon, *Méridien* à Rodez, *Temps Nouveau* de Stanislas Fumet et *l'Arbalète* de Marc Barbezat<sup>15</sup>. Seule la détresse des réfugiés pourrait permettre de comprendre ce phénomène : la défaite avait représenté un choc psychologique grave pour la conscience collective et, dans le contexte des années quarante, la nécessité se faisait sentir chez les intellectuels de maintenir par la plume la permanence de la culture française devant l'agression pathologique du nazisme. Certains pensent aujourd'hui que le silence aurait été plus digne, mais c'est un point de vue a posteriori qui ne restitue pas l'atmosphère réelle de la période. « Maintenir la culture », telle est bien la motivation constante des intellectuels dans la débâcle. Elle apparaît dans l'éditorial de la revue *Fontaine* que Max-Pol Fouchet avait fondée à Alger dans le tumulte de la guerre ; elle est reprise à Marseille dans les éditoriaux de Jean Ballard sur la « mission de l'esprit », publiés dans *Les Cahiers du Sud* : « N'acceptons pas, écrit celui-ci, cette lassitude morale qui nous épuise. Elle prépare aux repliements intérieurs et marque la première phase de l'abandon. Il faut se remettre à croire, en dépit des faits, à croire en l'homme qui a moins failli qu'on ne l'a trahi »<sup>16</sup>. Si la propagande de Vichy s'est joué de l'ambiguïté pour déformer cette pensée initiale, il faut bien reconnaître que cette amorce de vie intellectuelle en province ne lui doit pas grand chose ; elle est l'œuvre des repliés, dans un mouvement spontané qui la fit naître des vicissitudes de la débâcle.

15. Claude LEVY vient de consacrer une thèse à *Temps Nouveau* ; les études sur la vie culturelle en zone libre sont encore fragmentaires et dispersées. Sur Lyon, cf. *Revue d'histoire de la seconde guerre mondiale* n° 125, janvier 1982. Pour les activités culturelles parisiennes : Henri MICHEL : *Paris Allemand*, Paris, 1981, qui paraît sous-estimer la vie intellectuelle en province.

16. Jean BALLARD : « Mission de l'esprit » in *Les Cahiers du Sud*, n° 228, octobre 1940, p. 445. Cf. également Max-Pol Fouchet : « Nous ne sommes pas vaincus » in *Fontaine*, n° 10.

La bourgeoisie marseillaise se montra très secourable à l'égard des écrivains et des artistes en panne à Marseille. Cela la flattait bien sûr d'accueillir les notoriétés du milieu littéraire ou musical de la capitale, mais il lui fallait aussi beaucoup d'abnégation et de dévouement. L'action de la comtesse Lily Pastré restera probablement l'exemple le plus caractéristique de cette période. Cette grande dame très mondaine, fille de la baronne Double-de-Saint-Lambert, possédait à Montredon un château construit dans le vaste domaine forestier de Marseilleveyre. Elle fonda, en 1940, dans le tourbillon de l'exode, une association d'assistance pour les intellectuels et les artistes réfugiés, intitulée *Pour que l'Esprit Vive*, dont le secrétariat était confié à une émigrée russe, Eugénie Hélice, et la trésorerie au fils d'un assureur maritime, Christian Harrel-Courtès. Cette association donnait des soirées littéraires au bénéfice de l'œuvre et surtout des concerts, car la comtesse était très mélomane. Son château de Montredon hébergeait en permanence une quarantaine de personnes qui trouvaient ainsi, dans le quartier de la Pointe-Rouge, le gîte, le couvert et la possibilité de se consacrer à leur art. Le poète Lanza del Vasto y fit de longs séjours, parachevant son œuvre magistrale, *Le Pèlerinage aux sources*, où il raconte son voyage en Inde et sa rencontre avec Gandhi exaltant la philosophie de la non-violence dans un monde déchiré<sup>17</sup>. Il était accompagné de Luc Dietrich, un écrivain intimiste qui préparait un roman autobiographique, *L'Apprentissage de la ville*, où il dénonce les méfaits et la corruption des grandes cités pour les consciences individuelles<sup>18</sup>. Au château, un concert quotidien était donné par les musiciens repliés ou simplement de passage ; on y entendait des interprètes de talent comme la cantatrice Madeleine Grey, la violoncelliste Eliane Magnan ou la pianiste Monique Haas. L'association venait en aide aux jeunes artistes, comme le pianiste Samson François, replié à l'hôtel Nautic, puis installé au château, ce qui lui permit de donner son premier grand récital à l'Opéra de Marseille pendant cette période. Le peintre tchèque Rudolf Kundera a réalisé au fusain la galerie de portraits des habitués du château, fixant de temps à autre une traversée exceptionnelle. Dans ces œuvres, aujourd'hui propriété du musée Cantini, ou dispersées dans les collections particulières, on découvre encore quelques regards emplis de lumière : Pablo Casals, Marguerite Long, Boris Kochno, Christian Bérard et beaucoup de musiciens d'origine israélite qui avaient trouvé, chez la comtesse un abri transitoire et une protection, comme Clara Haskil, Youra Guller ou Lily Laskine. Un jour, l'écrivain Gérard Baüer vint

17. Ce récit s'appuie sur les témoignages de la comtesse Pastré, de Christian Harrel-Courtès et de Rudolf Kundera. Lanza del Vasto publia les premières pages du *Pèlerinage aux sources* dans la revue *Fusées* d'Harrel-Courtès édité à Marseille en 1942 par Robert Laffont.

18. Luc Dietrich : *L'apprentissage de la ville*, Paris 1942. Ce livre fait l'objet d'un débat dans le numéro spécial de *Fusée* en 1942.



au château faire une conférence sur Schumann, cet artiste juif interdit par les Allemands en zone occupée. Il faudrait y voir plus qu'un symbole, un aspect tragique de la vie culturelle marseillaise de ces temps difficiles, dont l'équilibre instable pouvait se rompre à tout instant.

Dans l'effervescence de la cité après l'armistice, on vit se développer ainsi des salons intellectuels dans les riches demeures de la grande bourgeoisie ; ils furent des centres d'accueil et des lieux de rencontres pour les écrivains et les artistes de passage, stimulant la vie culturelle régionale. Celui de Marguerite Fournier, dans une splendide bastide de la rue Sainte, perchée au-dessus du Vieux-Port, vit séjourner, pendant la débâcle, le chef d'orchestre alsacien Charles Munch et le compositeur tchèque Martinu, le chirurgien René Leriche, professeur à Strasbourg, Julien Cain, révoqué par Vichy de ses fonctions d'administrateur général de la Bibliothèque Nationale parce qu'il était d'origine israélite, Madame Blanchenay, divorcée du financier Mühlfeld, qui avait tenu dans les années 20, un des derniers grands salons littéraires de la capitale. Paul Valéry viendra se pencher au balcon de cette demeure, « entre la crypte et l'onde » disait-il, entre Saint-Victor et le bassin du Carénage<sup>19</sup>. Dans une autre villa, « La Napoule », située sur les rochers de la Pointe-Rouge, le jeune Christian Harrel-Courtès rassemblait, au gré des hasards, les personnalités les plus marquantes du monde littéraire, grâce à son père, bien introduit dans les milieux parisiens et à Marcel Brion, qui était un ami de la famille. Trésorier de l'œuvre *Pour que l'Esprit Vive*, il fréquentait les week-end philosophiques du R.P. Bruckberger dans le couvent de Saint-Maximin. Comme le dominicain avait fait *Le Cheval de Troie*, l'idée lui vint de lancer une nouvelle revue littéraire dans le ciel de Marseille. Ce ne fut d'abord, en 1940, qu'une brochure ronéotypée intitulée *Fusées*, confectionnée avec ses camarades de Faculté comme Michel Cachia, Emile Arrighi de Casanova et le fils du doyen Raynaud. Elle devint, deux ans plus tard, grâce à l'appui du jeune éditeur marseillais Robert Laffont, un nouveau pôle d'attraction pour les écrivains repliés<sup>20</sup>.

Le rôle des *Cahiers du Sud*, celui des salons de la bourgeoisie marseillaise montrent qu'il existait une certaine osmose entre les milieux intellectuels de la cité et ceux de la capitale, une mise en relations de plusieurs cultures, celle des Parisiens, des étrangers et des intellectuels de province ; mais il faut bien reconnaître que ce phénomène « d'acculturation — comme on l'appelle encore — n'est pas seulement lié à la guerre ; il s'est développé à Marseille avec une telle intensité parce qu'il avait rencontré un

19. Témoignage de Marguerite Fournier.

20. Témoignage de Christian Harrel-Courtès qui a publié ses *Souvenirs*, Marseille, 1976.

terrain favorable. Il existait dans la ville une infrastructure culturelle déjà bien établie avant la guerre par des groupements novateurs qui étendaient leurs ramifications jusqu'à la capitale : outre *Les Cahiers du Sud*, il faudrait citer *La Société d'Etudes Philosophiques* de Gaston Berger, la compagnie théâtrale du *Rideau Gris*, animée par Louis Ducreux, Henri Fluchère et André Roussin, *Les Concerts Classiques* d'André Audoli, installés à l'Opéra municipal et les studios Marcel Pagnol pour le cinéma.

Le repli des Parisiens a bouleversé la vie culturelle marseillaise dans les mois qui ont suivi la défaite. A côté des réfugiés isolés qui ont trouvé un accueil et une assistance efficace dans les structures existantes, ce sont des organismes entiers qui s'installent dans la cité. D'abord la grande presse d'opinion, qui profite des imprimeries locales notamment celle du *Petit Marseillais*, pour reprendre leur publication plus ou moins perturbée par la débâcle. *Le Jour-Echo de Paris* du député Fernand-Laurent avait quitté les Champs-Élysées pour le Vieux-Port, entraînant toute son équipe de rédaction dans une folle équipée à travers la France, bouclant à chaque étape l'édition quotidienne, même à Bordeaux sous les bombardements. *Le Mot d'Ordre* fut fondé à Marseille par des parlementaires socialistes ralliés à Vichy, Ludovic-Oscar Frossard et René Gounin, avec l'équipe de rédaction du journal parisien *La Justice*. A côté de ceux qui passent, ceux qui vont rester, comme *Gringoire* d'Horace de Carbuccia qui s'installe près de la place Lulli jusqu'à la fin de la guerre tout en restant en relations avec les milieux collaborateurs de la capitale, entraînant dans son sillage Roland Dorgelès, Henri Béraud et Robert Burnand. Il en était de même pour *L'Emancipation Nationale*, le journal de Doriot replié au boulevard Paul Peytral, sous la direction de Maurice-Yvan Sicard, et du *Franciste* qui assurait la propagande fasciste des chemises bleues de Marcel Bucard<sup>21</sup>

Après les journaux de Paris, ce sont les services artistiques de la Radiodiffusion Nationale qui s'installent à Marseille en octobre 1940, annexant quatre immeubles de la rue Croix-de-Régnier, l'hôtel Régina, un paquebot à quai, pour loger le personnel et, enfin, pour les studios : l'Opéra municipal, l'Alhambra et les salons Massilia. Cette présence de circonstance fit de Marseille la grande capitale musicale de la zone non occupée. Le compositeur Paul Paray devint l'animateur par excellence de la Société marseillaise des Concerts Classiques ; le chef d'orchestre Paul Bastide, qui dirigeait les émissions radiophoniques musicales, fut nommé administrateur de l'Opéra municipal ; la baguette du Grand Orchestre Symphonique National fut confiée à Reynaldo Hahn, Jean Clergue et Alfred Cortot.

---

21. Pour la presse repliée, on peut se reporter à deux mémoires de maîtrise de l'Université de Provence : Christian Lovighi : *La Presse marseillaise sous le régime de Vichy* et C. de Nicola : *La Presse marseillaise sous l'occupation*.

Les Parisiens, repliés à Marseille, sont devenus à leur tour créateurs de nouvelles associations culturelles dans la vieille cité phocéenne, prenant l'initiative dans tous les domaines, en s'appuyant sur les structures en place. Roger Allard, qui avait fait ses premières armes à la N.R.F. et Pierre Berger, un prisonnier de guerre évadé, ont rejoint le marseillais Robert Laffont, qui crée en mai 1941, une nouvelle maison d'édition appelée à publier les textes des écrivains repliés ou de passage : Montherlant, Tournier, Lanza del Vasto ou Antoine de Roux. Le succès d'une publication est parfois le fruit du hasard : lorsque Roger Peyrefitte, replié à Toulouse, vint à Marseille présenter à Jean Vigneau son roman *Les amitiés particulières*, il ne savait pas qu'il s'adressait à un futur éditeur. La lecture fut faite, fin décembre 1940, en présence d'Henri Houssaye, chez Mireille Rigal-Cadenat, écartée pour la circonstance en raison du caractère scabreux du manuscrit. Quatre ans plus tard, Vigneau éditait Peyrefitte dans sa maison de la rue de Madagascar ; le livre fut trop vite épuisé par les restrictions de papier <sup>22</sup>.

Malgré l'existence de plusieurs compagnies locales, le théâtre fut le terrain d'expériences privilégié des réfugiés du désastre. Tandis que le *Rideau Gris* avait repris ses représentations avec *Musique légère* de Louis Ducreux, de nouvelles troupes théâtrales étaient créées à Marseille dans l'euphorie de l'armistice : la *Comédie Phocéenne* et la *Compagnie des quatre vents* furent essentiellement des entreprises marseillaises. Les comédiens repliés se regroupèrent : ainsi naquirent les *Compagnons de la Basoche* qui donnaient le répertoire médiéval dans les cités de Marseille et d'Aix-en-Provence. Pour venir en aide aux artistes nécessiteux, Léo Sauvage et Silvain Itkine avaient imaginé de leur faire fabriquer des pâtes de fruit dans une vague usine des environs qu'ils intitulèrent *Les Croquefruits* <sup>23</sup>. La situation du théâtre n'était pas bien reluisante à Marseille en ces temps difficiles. Les directeurs de troupes se plaignaient de l'inconfort des salles et du manque de réceptivité du public local, mais la foi qui les animait restait toujours vivace. Pierre Feuillère, replié à Marseille avec sa troupe du *Théâtre du Marais*, ne se décourage pas : « Je m'emploie, dit-il, pour ma modeste part, à ce réveil de la vie artistique des provinces dont notre pays a tant besoin... Paris restera toujours le centre du bon goût et de l'esprit, mais je suis sûr qu'une vie littéraire et artistique autonome est possible ici (à Marseille). A preuve, la carrière du *Rideau Gris* et des *Cabiers du Sud* » <sup>24</sup>.

Après la défaite, en attendant la réorganisation des studios de Nice et de Paris, la firme cinématographique de Marcel Pagnol s'était trouvée sans

22. Sur l'édition : témoignages de Robert Laffont et Roger Peyrefitte. Ces événements sont rapportés par Robert LAFFONT : *Editeur*, Paris, 1976 et Roger PEYREFITTE : *Propos secrets*, Paris, 1977.

23. Témoignage de Jean Tortel, cf. également Edwige FEUILLERE : *Les feux de la mémoire*, p. 130.

24. Interview de Pierre FEUILLERE dans *Le Jour-Echo de Paris*, du 27 juin 1941.



Dessin de Jean Effel paru dans "Le Mot d'Ordre", N° 388, du 20 septembre 1941  
(coll. Archives Départementales des Bouches-du-Rhône).

concurrence dans l'ensemble du territoire national. Cette situation ne dura que quelques mois. Marcel Pagnol avait repris le tournage de *La Fille du puisatier* (avec Raimu, Fernandel et Josette Day) qui avait été interrompu dans la débâcle. Ses laboratoires développaient, en juillet 1940, les premières actualités enregistrées par les services de l'armée sous le régime de Vichy. C'est dans ce contexte que la société parisienne de courts-métrages, *Les Films Vêka*, dirigés par André Verdet-Kléber, avaient loué à Pagnol des locaux impasse des Peupliers. Ils furent à l'origine de la création du magazine filmé *La France en marche*, diffusé dans toutes les salles de la zone libre<sup>25</sup>.

Ainsi Marseille fait-elle figure de cité refuge pour les écrivains et les artistes dispersés en zone libre dans le tohu-bohu de l'histoire. Si, dans

25. Témoignage d'André Verdet-Kléber, directeur de *La France en marche*.

l'esprit des réfugiés, elle était apparue comme une aire privilégiée, c'est parce qu'elle disposait des structures d'accueil nécessaires à l'épanouissement de la culture. Déjà, avant la guerre, des groupements comme *Les Cahiers du Sud*, la *Société d'Etudes Philosophiques* et le *Rideau Gris* avaient étendu leur tissu de relations jusqu'à Paris. Après l'interruption causée par la mobilisation générale qui, en dispersant ses animateurs, avait plongé dans un demi-sommeil la vie culturelle marseillaise, le reflux vers la zone libre, puis l'arrivée et l'installation de tous ceux qui avaient à craindre l'occupation allemande, tous ces éléments ne pouvaient jouer qu'un rôle moteur dans la reprise des activités intellectuelles et artistiques de la cité. Ils n'avaient pas éprouvé le besoin de se taire parce que le choc psychologique de la défaite leur avait donné un nouveau motif d'expression. D'où cette effervescence, ce bouillonnement extraordinaire qui anime la ville de Marseille au lendemain de l'armistice. Ce mouvement d'expansion et d'affirmation de la culture dans un pays déchiré, coupé en deux par une ligne de démarcation, concernait l'ensemble de la zone dite libre et des colonies d'Afrique du Nord. Le régime de Vichy, qui n'en avait pas eu l'initiative était, en dépit de ses contradictions, incapable de le récupérer et de le canaliser. C'était, dans la situation pathologique de la débâcle, la réponse de la province au monopole et à la centralisation de la culture dans la capitale.

Jean-Michel GUIRAUD.